

#### Comité scientifique

Gilles Andréani  
 Christian de Boissieu  
 Yves Boyer  
 Frédéric Bozo  
 Frédéric Charillon  
 Georges Couffignal  
 Alain Dieckhoff  
 Robert Frank  
 Nicole Gnesotto  
 Pierre Grosse  
 Pierre Jacquet  
 Pascal Lorot  
 Thierry Mayer  
 Guillaume Parmentier  
 Fabrice Picod  
 Philippe Ryffan  
 Jean-Luc Sauron  
 Ezra Suleiman  
 Serge Sur

#### Équipe de rédaction

Serge Sur  
 Rédacteur en chef  
 Jérôme Gallois  
 Rédacteur en chef adjoint  
 Ninon Bruguère  
 Rédactrice-analyste  
 Anne-Marie Barbey-Beresi  
 Sophie Unvois  
 Secrétaires de rédaction  
 Isabel Ollivier  
 Traductrice  
 Marie-France Raffiani  
 Secrétaire  
 Bérangère Lebecq  
 Fanny Olivier  
 Stagiaires

#### Cartographie

Thomas Ansart  
 Benoît Martin  
 Patrice Mitrano  
 (Atelier de cartographie de Sciences Po)  
 Roberto Gimeno

#### Conception graphique

Studio des éditions de la Direction  
 de l'information légale et administrative

#### Mise en page et impression

DILA

Contactez la rédaction :

QI@dila.gouv.fr

*Questions internationales* assume la responsabilité du choix des illustrations et de leurs légendes, de même que celle des intitulés, chapeaux et intertitres des articles, ainsi que des cartes et graphiques publiés.

Les encadrés figurant dans les articles sont rédigés par les auteurs de ceux-ci, sauf indication contraire.

# Éditorial

Un bilan du xx<sup>e</sup> siècle : entreprise audacieuse, que l'on pourrait trouver prématurée. Vingt ans après la disparition de l'URSS, dix ans après le 11 Septembre, qui en marquent l'achèvement politique, les changements sont suffisamment accusés pour justifier un regard rétrospectif et par là même éclairer les changements en cours. Le xx<sup>e</sup> siècle a été celui de l'Histoire, non pas de son récit mais de ses tentatives de réalisation voire d'achèvement au profit d'idéologies qui prétendaient la maîtriser. Elles ont aujourd'hui disparu, remplacées par diverses variantes de l'extrémisme religieux. A également succédé à la croyance dans le progrès un scepticisme mélancolique, face au maintien voire au renforcement final des inégalités de toute nature. Siècle des masses, le xx<sup>e</sup> siècle a été aussi celui des grands conflits, des génocides et massacres divers, en définitive plus convulsionnaire que révolutionnaire.

Le xx<sup>e</sup> siècle a connu des transformations gigantesques de la puissance, expansion démographique, utilisations croissantes de l'énergie, développement économique formidable malgré les crises récurrentes, innovations scientifiques et technologiques qui ont totalement changé les conditions de vie, au moins dans les pays industrialisés. Mélange de barbarie collective et de réalisations scientifiques de pointe, siècle du cinéma, de l'automobile, de l'électricité, du pétrole... Ces progrès ont cependant surtout bénéficié à une faible partie de l'humanité. Si les anciens territoires colonisés ont accédé à l'indépendance, universalisant une société des États regroupée au sein des Nations Unies, c'est pour déboucher sur le tiers-monde, sans véritable développement et sans liberté politique, et les perspectives ouvertes par les changements fin de siècle ne se réalisent que partiellement.

Le xx<sup>e</sup> siècle a également été un siècle américain, et pour les États-Unis les moments forts – Seconde Guerre mondiale, chute de l'URSS – l'ont emporté sur les moments faibles – crise de 1929, guerre du Vietnam et ses suites. Commencé avec l'apogée d'une Europe colonialiste, impérialiste mais foyer d'une culture au rayonnement universel, il se clôt sur le moment unipolaire des États-Unis, dont l'hégémonie n'est plus alors – très provisoirement – contestée. Ce siècle américain l'a été aussi bien sur le plan économique, culturel, civilisationnel et scientifique. Une grande question reste ouverte à son crépuscule : les États restent-ils maîtres du jeu international, acteurs dominants, ou les sociétés civiles et leurs expressions spontanées, ou les lobbies de tout poil et surtout économiques sont-ils en passe de prendre la main ? Il reste aux États à démontrer qu'ils peuvent gérer les questions d'intérêt universel, et à s'accommoder de la montée en puissance de la Chine, fait dominant des dernières décennies.

Les rubriques régulières de *Questions internationales* prolongent ces coups de sonde sur le xx<sup>e</sup> siècle et ses suites : ainsi, où en est la Russie vingt ans après ? Quid du conflit gelé du Haut-Karabakh entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, signe avant-coureur du démantèlement de l'URSS ? L'Iran des ayatollahs, coup de tonnerre antiaméricain en 1979, perdue en dépit de son isolement international et des mesures à son encontre. On remonte encore plus loin dans le temps avec le « Portrait » de Dean Acheson, figure américaine de la guerre froide, enfin les « Documents de référence » éclairent les anticipations du xix<sup>e</sup> sur le siècle suivant, avec des textes de Jules Verne et d'Albert Robida. Signalons enfin à ses lecteurs que la prochaine livraison de *Questions internationales*, résolument tournée vers l'avenir, offrira une nouvelle formule et une nouvelle présentation. ■

# Sommaire

## Le dossier

© Wikimedia Commons, sculpture en sable de la conférence de Yalta



# Un bilan du XX<sup>e</sup> siècle

page **4**

## **Ouverture – Le XX<sup>e</sup> siècle et les registres de la démesure**

*Serge Sur*

page **12**

## **Le siècle des masses et du totalitarisme**

*Bernard Bruneteau et Éric Vial*

page **22**

## **Un siècle de guerres, de massacres et de génocides**

*Pierre Grosser*

page **31**

## **Le siècle de la troisième révolution industrielle**

*Michel Volle*

page **44**

## **Le siècle de l'abondance ?**

*Philippe Norel*

page **56**

## **Mort et transfiguration de l'Europe**

*Maxime Lefebvre*

## Le dossier

page **64**

### Un siècle américain

Romain Huret

page **71**

### Le siècle des médias

Francis Balle

### Et les contributions de

Régine Azria (p. 28), Michèle Kahn (p. 19),  
Bérangère Lebecq (p. 40) et Amaury Lorin (p. 52)

## Questions européennes

page **81**

### Le conflit du Haut-Karabakh : paix possible ou guerre probable ?

Gäïdz Minassian

page **89**

### Relancer la politique de sécurité et de défense commune : un objectif prioritaire de la présidence polonaise de l'Union européenne

Stanislaw Parzymies

## Regards sur le monde

page **96**

### La société russe, vingt ans après...

Myriam Désert

## Actualités

de *Questions internationales*

page **103**

### Iran : en attendant le printemps

Entretien avec François Nicoullaud

## Les portraits

de *Questions internationales*

page **109**

### Dean Acheson, un architecte de la guerre froide

François Vergniolle de Chantal

## Documents de référence

page **116**

### Les anticipations du XX<sup>e</sup> siècle

Jules Verne (extraits)  
Albert Robida (extraits)

Les questions internationales

## sur Internet

page **124**

## Abstracts

page **126**

# Le XX<sup>e</sup> siècle et les registres de la démesure

« Le temps, écrivait Jean Cocteau, est de l'éternité pliée. » Formule séduisante mais inexacte puisque l'éternité nie le temps et ne l'allonge ni ne le plie. Il n'en demeure pas moins qu'il existe des plis du temps, non pas tant ceux de la chronologie ou de la mesure du temps que ceux de l'historien ou simplement de ceux qui le vivent. Ces plis ajoutent une dimension qualitative, un sens de la période et du moment au parcours monocorde de la flèche du temps. C'est en quelque sorte une variante subjective, sociale, politique et intellectuelle de la relativité – la théorie scientifique qui domine le XX<sup>e</sup> siècle – que cette approche différentielle de phases, de moments et de rythmes, vécus aussi bien collectivement qu'individuellement – à l'instar d'un rythme musical, qui pour respecter la rigueur plate du métronome n'en construit pas moins un drame, avec son début, sa péripétie, sa conclusion.

En Occident, l'unité la plus répandue est le siècle. Cette manière de l'envisager, devenue universelle, est un signe de domination culturelle. Mais tel qu'on l'entend, le siècle ne correspond qu'approximativement à la mesure centennale. On parle ainsi du Siècle de Louis XIV ou du Siècle d'Or en violentant largement la chronologie. En revanche, lorsque l'on évoque le XVI<sup>e</sup>, le XVII<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup> ou le XIX<sup>e</sup> siècle, des correspondances plus précises se proposent, et chaque siècle semble bien individualisable. Il déborde de la durée d'une vie humaine moyenne et regroupe grossièrement trois générations adultes, celles qui, là encore, encadrent la mémoire des Occidentaux avant que leur succession ne devienne étrangère aux souvenirs personnels sinon à la connaissance des descendants – du moins en était-il ainsi au XX<sup>e</sup> siècle.

Comment alors situer ce XX<sup>e</sup> siècle, dont chacun conviendra qu'il est achevé ? On

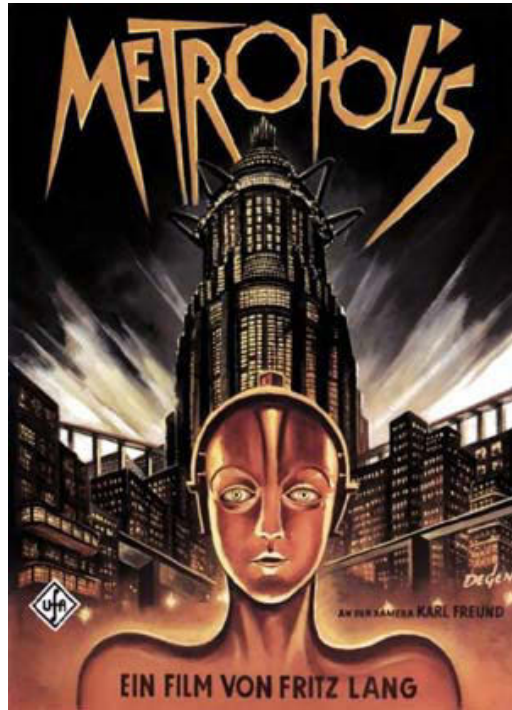
ne fait guère de difficulté à admettre que le XIX<sup>e</sup> commence en 1815 et s'achève en 1914, même si, en fonction des registres et des thèmes, il a pu finir plus tôt, c'est-à-dire que le XX<sup>e</sup> a pu être amorcé avant 1901 – l'invention du moteur à explosion, du cinéma, marquants pour le nouveau siècle. Du passé on n'a jamais fait table rase et, en matière de siècles comme d'héritage, le mort saisit le vif. De la même manière, de quand date la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? De la chute du mur de Berlin et de la disparition de l'URSS, au tournant de la décennie 1990, ou du 11 septembre 2001 ? Au fond, peu importe, le tournant d'un siècle est davantage une période qu'une frontière – ainsi les révolutions américaine et française pour le XVIII<sup>e</sup>, suivies par les guerres impériales, et l'avant-Première Guerre mondiale pour le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

Ce qui importe donc est de pouvoir dégager les tendances dominantes d'une période, son homogénéité, sa dynamique, inexistantes ou marginales auparavant, disparues ensuite. Ainsi le XVIII<sup>e</sup> est le siècle des Lumières, et cet éclairage se diffracte sur tous ses registres, le XIX<sup>e</sup> celui de la révolution industrielle, qui rend Napoléon anachronique, et dont résulte l'essentiel des transformations sociales, politiques, internationales de l'époque. Quid du XX<sup>e</sup> ? On se souvient de la prudence du sage chinois qui, en réponse à une question aventurée, estimait qu'il était trop tôt pour savoir si la Révolution française avait réussi ou échoué. La modestie impose la réserve, mais elle n'interdit pas de souligner les données qui, en première analyse, semblent les plus significatives. De façon générale, le XX<sup>e</sup> siècle semble marqué par une débauche de puissance sur divers registres, puissance et registres multipliés et démultipliés, allant jusqu'aux excès, la démesure, l'*hubris*, aboutissant au bout du compte à leur propre négation – un siècle qui s'auto-dévore en quelque sorte.

## Le siècle de la puissance

La dilatation de la puissance, ici définie comme l'ensemble des moyens d'action disponibles, est le phénomène dominant, dont dérivent les autres et spécialement les conséquences redoutables des mauvais usages de cette puissance. Toujours plus ! Croissance démographique mondiale – la population mondiale a quadruplé en un siècle du fait de l'allongement de l'espérance de vie rendu possible par les progrès de la médecine –, course à la production agricole, industrielle, à la richesse, aux échanges. Dilatation de la puissance politique, dans la mesure où démocraties et régimes totalitaires appuyaient une autorité devenant sans bornes sur une approbation et une mobilisation populaire massives, spontanées ou contraintes ; de la puissance scientifique et technologique, des inventions et applications multiples renforçant les capacités de transformer la nature et de formater les sociétés avec des instruments de plus en plus invisibles et de plus en plus efficaces ; de l'énergie disponible, le pétrole succédant au charbon offrant des ressources énormes pour des utilisations de plus en plus diversifiées, avant que l'énergie nucléaire n'ait semblé ouvrir une ère encore plus active. Bref, la fameuse montée aux extrêmes annoncée par Clausewitz ne semble pas au *xx<sup>e</sup>* siècle limitée à la guerre, mais concerner tous les domaines de l'activité humaine.

Parlons précisément de la guerre. Le siècle a connu une course quantitative autant que qualitative à des armements dont la capacité meurtrière a été indéfiniment accrue, et les deux conflits mondiaux en ont été le fruit autant que le véhicule. C'est avec la guerre que le nucléaire fait irruption, d'abord avec des armes donc, qui semblent abolir Clausewitz – mais les conflits classiques n'ont pas disparu, ils se sont plutôt diffusés, et leurs victimes se comptent par millions. La préparation de la guerre a été à l'origine de la recherche-développement de nombreuses technologies et innovations, aviation, missiles, course à l'espace extra-atmosphérique, informatique. Les contraintes stratégiques ont entraîné le développement des communications de tous ordres. Le financement des secteurs militaro-industriels a mobilisé des ressources de plus en plus élevées



**Metropolis, Fritz Lang, 1927. Un des premiers films de science-fiction qui a influencé tout le cinéma du *XX<sup>e</sup>* siècle.**

qui ont imposé aux États de maintenir une pression permanente sur leurs populations, comme de développer le commerce à l'exportation des armements. L'interpénétration entre économie et défense, autant que les formes démultipliées de la conflictualité, de la guérilla au terrorisme, ont tendu à brouiller la distinction entre paix et guerre. Le concept de conflits de faible intensité a par là tendu à rejoindre celui de guerre totale cher à Ludendorff.

Le *xx<sup>e</sup>* a aussi été le siècle de la vitesse – célébrée dès les années 1920 par Paul Morand –, autre forme de dilatation de la puissance. Le mur du son a volé en éclats, on a tendu à effacer l'espace, à le ramener à la dimension temporelle de son parcours. La course aux records de tous ordres, dans tous les domaines des communications, a été permanente, triomphe de l'électricité. Vitesse de l'information, passant de la presse écrite à l'audiovisuel puis à la télécommunication interactive, culminant avec l'instantanéité des communications informatiques. Elle a accompagné la dématérialisation de ses contenus, et le mouvement, les flux, importent progressi-

vement plus que leurs objets. Quant à ceux-ci, ils ont été dominés par la série, forme arrêtée du mouvement, produit du mouvement. *L'Oreille cassée* en offre dès 1935 aux tintinophiles une métaphore imagée, avec la production en masse du fétiche Arumbaya, au risque de le rendre soudainement insignifiant. La multiplication des objets et la rapidité de leur succession ont davantage compté que leur qualité, et leur obsolescence calculée en a fait des voyageurs fugitifs dans le temps accéléré de la consommation de masse.

## Des registres démultipliés

- Celui de la **connaissance** est le plus immédiatement sensible. On a déjà souligné le développement exponentiel des sciences dans leurs diverses dimensions, physiques et biologiques, ainsi que des technologies qui en découlent. Au-delà de la connaissance, elles ont été un instrument essentiel d'action sur les choses et les hommes, elles ont largement transformé le monde et les sociétés. Elles sont le domaine de la rationalité triomphante, sinon toujours celui de la raison. Aussi bien la puissance qui en dérive a-t-elle soulevé la question de leur usage. L'éthique, considérée comme la solution des conflits de normes, a tendu à opposer la liberté de la recherche et de l'utilisation des acquis scientifiques à leur utilité sociale et à leur moralité. Quid des armes nucléaires, des armes chimiques ou biologiques, de la contraception, de la fabrication de l'homme par l'homme, ou plus simplement des engrais, des pesticides, de la surexploitation des ressources naturelles, de l'énergie ? Le sentiment que la nature est fragile et bonne s'oppose à la perception d'une humanité dangereuse et méchante, et sur ce plan la connaissance des hommes a changé.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'homme était bon. Au XIX<sup>e</sup>, il était perfectible – ouvrir une école, c'est fermer une prison. Au XX<sup>e</sup>, il est méchant. Le bon sauvage, l'enfant pur ont fait place au monstre de la psychanalyse, dont le vernis de civilisation se dissout rapidement dans les émotions, les passions, le retour du cerveau reptilien. Fascination pour les grands criminels, dictateurs insanes, tyrans cruels, tortures, massacres de masse, génocides ont rythmé le

siècle. Il en a sans doute été toujours ainsi, mais leur changement d'échelle a coïncidé avec une transparence médiatique qui ne les laisse plus méconnaître. La banalité du mal est devenue thèse dominante. Quant aux sciences sociales, elles ont aussi été le tombeau de la foi en un homme comme être raisonnable ou simplement rationnel, elles ont renforcé l'ère du soupçon. Le traité des passions l'emporte sur le discours de la méthode. Le structuralisme a même fait douter de l'existence d'une conscience maîtresse d'elle-même. Devenues instrument de manipulation des perceptions, de mobilisation des comportements, les sciences sociales ont parfois détourné la confiance en la science pour établir de nouvelles croyances et ont ainsi fondé de nouveaux obscurantismes.

- Le matérialisme dominant du XX<sup>e</sup> siècle, durant lequel le corps et ses désirs ont pris le pouvoir, a coïncidé avec le triomphe de la **science économique**. Devenue reine des sciences sociales, elle a aussi été considérée comme la voie royale de satisfaction des besoins humains. Pour autant, le XX<sup>e</sup> a été le siècle des contradictions économiques, sur le plan des systèmes, des niveaux, des doctrines. L'économie collectiviste de type soviétique a été en opposition radicale avec l'économie libérale, traduction économique du conflit entre égalité et liberté. La croissance économique formidable des pays libéraux développés a contrasté avec la stagnation des économies socialistes et avec le sous-développement persistant des pays pauvres. Est-Ouest et Nord-Sud ont été des clivages durables qui laissent aujourd'hui des traces profondes, même si le triomphe final de l'économie de marché a résolu les antagonismes entre systèmes. Il n'a en revanche pas aboli les oppositions doctrinales entre variantes du libéralisme, keynésien ou monétariste notamment, et c'est lui qui intériorise désormais les contradictions.

Les ambiguïtés de l'économie dans ses composantes diverses ont été permanentes. On a voulu y voir la clef de l'harmonie sociale, la solution des tensions intérieures aussi bien qu'internationales. Intérieures avec le plein emploi et la croissance régulière des revenus. Internationales avec « le doux commerce » cher à Montesquieu, le développement des échanges devant favoriser la paix en rendant



**Le siècle de la multiplication des États et de l'essor des organisations internationales. L'ONU, créée en 1945 par 51 États, a accueilli en 2011 son 193<sup>e</sup> membre avec l'adhésion du Soudan du Sud.**

interdépendantes les économies et en solidarisant les intérêts. Construction européenne, libéralisation des échanges et mondialisation en ont procédé. Mais, à l'inverse, croissance des inégalités internes, crises économiques et monétaires, compétition éventuellement violente pour les ressources naturelles, exploitation et spoliation du travail, mercantilisme et concurrence faussée ont entretenu les rivalités et généré un climat de méfiance néfaste aussi bien aux échanges qu'à la paix. Nombre d'analystes ramènent les origines de la Seconde Guerre mondiale à des causes économiques, même s'ils divergent sur leur identification – crise de 1929, politiques autarciques, inflation, déflation... En toute hypothèse, l'économie ne peut être séparée de la politique, elle est d'abord une économie politique.

- **Le xx<sup>e</sup> siècle politique** a été particulièrement tourmenté. Il a été le siècle de la dialectique, non plus philosophique ou théorique comme au XIX<sup>e</sup>, mais concrète. La définition par Carl Schmitt de la politique comme distinction entre ami et ennemi s'est imposée, alors

qu'en confondant politique et polémique elle a plutôt dénaturé la politique. Celle-ci a en effet pour essence de concevoir un intérêt commun et de rassembler autour de sa perception, non d'opposer et diviser. Division et opposition sont plutôt son échec. Ces échecs ont été nombreux, et la mobilisation des masses par l'hostilité, l'identification d'un ennemi, ont le plus souvent conduit au cynisme, à des crimes, des guerres et des catastrophes. Les idéologies, substituts des religions, ont dominé le siècle, lutte des classes, nationalisme, racisme, antisémitisme alimentant des haines largement encouragées par la coercition politique. Le totalitarisme s'en est nourri. La démocratie, fondée sur la raison, le libre examen individuel et la libre décision collective ne s'est enracinée que lentement, difficilement et de façon toujours fragile. Elle a opposé une autre forme de dialectique à celle des idéologies totalitaires : celle précisément d'une autre vision de la politique, recherchant le consensus et la succession paisible de majorités différentes dans le cadre de valeurs fondamentales communes.